

LA DEGRINGOLADE

COMEDIE en 3 ACTES

de

Jean-Claude MARTINEAU

AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis le site <http://www.leproscenium.com>

Ce texte est protégé par les droits d'auteur. En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (la SACD par exemple pour la France).

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe. Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues, même a posteriori. Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

Date dépôt SACD : Mars 2007

PERSONNAGES

(La pièce nécessite 4 femmes, 3 hommes)

ANGELE : Age indéterminé. C'est la vieille employée de maison qui est là depuis deux générations. C'est elle qui a pratiquement élevé les enfants.

Marguerite RENARD : Se fait appeler Meggie par snobisme. 45/50 ans, c'est une femme très autoritaire, très vieille France, habillée de façon élégante mais très stricte. Elle s'occupe de l'accueil et de la comptabilité du restaurant. Le rôle peut être joué très « coincé » ou très exubérant, selon l'inspiration de l'actrice.

Hubert RENARD : Son mari. 45/50 ans. Il est devenu grand chef cuisinier du restaurant par obligation, au départ de sa soeur.

Georges RENARD : Le père d'Hubert. 60/70 ans. C'est le fondateur du restaurant qu'il a légué en indivision à ses deux enfants. Il a complètement perdu la tête en même temps que la deuxième étoile de son restaurant.

MARIE-SOPHIE : La fille de Marguerite et d'Hubert. 18/20 ans. Etudiante, vieille France, stricte, prude et coincée, du moins... en apparence...

FRANCOIS : 20/22 ans. Cuisinier intérimaire. Trouillard et timide.

DENISE : dite Nini-La quarantaine, soeur de Hubert, clocharde mais propre, intelligente et gouailleuse.

DECOR

L'action se déroule de nos jours, dans une grande ville de province.

Une terrasse de maison, à l'arrière d'un restaurant.

Au fond de la scène et à gauche, une grande baie vitrée donne accès à un salon luxueux. On peut apercevoir, à travers la baie, divers meubles et objets de valeur.

Juste à côté du salon, en prolongement, se trouve la salle de restaurant.

A droite, se situent les arrières des cuisines du restaurant.

A gauche de la scène, un petit muret délimite la propriété et la rue. Un banc public est posé près du muret, côté rue. Une poubelle pleine attend le passage des éboueurs.

Entre le muret et le salon, un passage permet de sortir sur la rue.

Au milieu de la scène, un salon de jardin accompagné de ses fauteuils.

On considère également que l'avant scène fait partie de la rue.

50 minutes environ

ACTE I

Le rideau s'ouvre sur une terrasse avec une pergola, à l'arrière d'une jolie maison bourgeoise. Au fond de la scène et à gauche, une grande baie ouvre sur un salon que l'on juge luxueux par les meubles et objets que l'on y aperçoit. A droite se situent les arrières des cuisines d'un restaurant. Sur un côté, un muret délimite la propriété et la rue. Un banc public est posé près du muret, côté rue. Au centre de la scène, il y a un salon de jardin et des fauteuils adéquats. Il est dix heures. Un téléphone sonne à l'intérieur du salon. Angèle, qui nettoie des légumes sur la table, appelle.

ANGELE (*avec force*) – Madame, madame... le téléphone ! (*Personne ne lui répond.*) Elle doit être encore en train de changer de toilette ou de se regarder dans sa glace. (*Le téléphone sonnait toujours, elle appelle encore plus fort.*) Madame... le téléphone ! (*Aucune réponse.*) Bon, on va utiliser les grands moyens. (*Hurlant.*) Marguerite... le téléphone !

Marguerite, qui se fait appeler Meggie, (Prononcer Méguy.) arrive comme une folle par la baie du salon. C'est une femme très autoritaire, très vieille France, habillée très strictement. Elle est coiffée et maquillée avec soin.

MEGGIE (*énervée, en colère*) – Ne criez pas comme ça, Angèle, je ne suis pas sourde ! Combien de fois devrais-je vous dire de m'appeler Meggie qui est le diminutif moderne de Marguerite et de ne plus m'interpeller par ce prénom grotesque, et campagnard de cette ridicule fleur des champs!

ANGELE (*un peu moqueuse*) – Je trouve ça poétique, moi, ces petites fleurs qu'on effeuille en se disant des mots doux. (*En disant cela, elle arrache une à une les feuilles d'une salade.*) Je l'aime... un peu... beaucoup... passionnément... à la folie... (*Meggie la regarde froidement, bras croisés.*) Bon, on va peut être s'arrêter à... pas du tout alors!

MEGGIE – Pour la survie de ma laitue, j'aimerais bien, oui ! Je pense avoir passé l'âge de ces âneries d'adolescentes, si c'est tout ce que mon prénom vous inspire !

ANGELE (*dans un fou rire*) – Oh non ! Ca me rappelle aussi la Marguerite de Fernandel dans le film « La vache et le prisonnier » (*Réfléchissant.*) Quoique sa Marguerite à Fernandel, elle avait une bonne tête elle, avec des cornes que vous n'avez pas encore et de bons gros yeux tous gentils et pas maquillés comme vous. Même qu'à un moment, dans le film, il l'avait perdu sa Marguerite et il était drôlement inquiet le Fernandel. Et vous savez où il l'a retrouvée ? (*Meggie bout d'impatience.*) Je vous le donne en mille. Dans un champ avec plein d'autres vaches. Et là c'est marrant, parce que Fernandel il dit en riant : (*Elle l'imité avec l'accent.*) « Oh, un champ de marguerites ! » (*Elle éclate de rire.*)

MEGGIE (*outrée*) – Cela suffit Angèle, n'en rajoutez pas ! (*Le téléphone sonne toujours.*) Et qu'attendez-vous pour décrocher le téléphone ? Vous n'êtes vraiment pas très futée et je ne comprends pas comment mon beau-père a pu vous supporter si longtemps. Croyez bien que si ça ne tenait qu'à moi...

ANGELE (*moqueuse*) – Oh je sais tout le bien que madame pense de moi et combien elle me tient en haute estime. (*Moqueuse, la main sur le coeur.*) J'en suis toute tourneboulée.

MEGGIE (*montrant le salon d'où le téléphone sonne*) – Angèle, le téléphone !

ANGELE (*vexée, bras croisés*) – Je rappellerai humblement à madame l'engueulade carabinée qu'elle m'a passée hier parce que j'ai eu le mauvais réflexe de décrocher le combiné avant elle.

MEGGIE (*un peu gênée*) – C'était une conversation personnelle et...

ANGELE (*faussement étonnée*) – Ah ! Il y a une sonnerie spéciale quand c'est personnel et que les fournisseurs appellent pour réclamer leurs factures impayées ? Je ne savais pas ! (*Le téléphone sonne toujours, elle tend l'oreille et imite la sonnerie du téléphone.*) Ca sonne tout pareil qu'hier. Moi, si j'étais madame, je me méfierais, je suis sûre que c'est encore le même gars qui revient à la charge.

MEGGIE (*se contenant avec peine, tendant le bras*) – Dehors Angèle !

ANGELE (*étonnée, regardant autour d'elle*) – Ben j'y suis déjà ! Qu'est ce que je fais après ?

MEGGIE (*se reprenant et montrant les cuisines*) - Dedans Angèle! Ce n'est pas le travail qui manque, il suffit de regarder ! (*En aparté.*) Quelle crétine !

ANGELE (*s'apprêtant à partir, en aparté*) – Quelle conasse !

MEGGIE (*qui a entendu*) – Pardon ?

ANGELE (*se rattrapant*) – Quelle feignasse ! J'avance à rien aujourd'hui...

MEGGIE – Je ne vous le fais pas dire ! Et s' il n'y avait qu'aujourd'hui...

ANGELE (*sortant, en aparté*) – A force de vouloir péter plus haut que son cul, elle va se choper une hernie discale !

Meggie va enfin décrocher le téléphone sans fil et revient sur la terrasse.

MEGGIE (*craintivement*) – Allo, Meggie Renard. (*Reconnaissant la voix., soulagée*) Btttttty, quelle surprise ! Ah si je m'attendais... Je suis contente que ce soit toi, dis donc ! Pourquoi ? Eh bien, tu sais, il y a tellement de gens qui vous appellent pour des enquêtes ou des sondages... Et puis, il faut être partout dans un restaurant de notre renommée et on ne peut plus compter sur le petit personnel. Mais ça va bien, nous sommes contents. Marie-Sophie ? Elle vient d'avoir vingt ans et commence à s'éveiller à l'amour. (*En confidence.*) Nous voudrions, Hubert et moi, lui faire connaître Louis-Etienne, le fils du notaire. Un très beau parti... Elle fait des études en droit et veut être avocate. Elle a un brillant avenir devant elle. Studieuse, intelligente, sobre, c'est une fille saine. En toute modestie, tu me connais, c'est un peu moi à son âge... Comment va Hubert ? Ca va... ça va bien... (*Pleine d'assurance.*) C'est un sacré cordon bleu qui règne en maître sur ses fourneaux d'où il nous mitonne des plats d'une originalité... tu ne peux pas imaginer.

Hubert, vêtu de sa tenue et de sa toque de cuisinier, sort affolé des cuisines, une casserole à la main. Georges le suit comme son ombre.

HUBERT (*affolé*) – Oh putain ! Je viens encore de rater mon beurre blanc ! (*Il lui met la casserole sous le nez d'où il fait couler un liquide tout grumeleux avec sa spatule.*)

MEGGIE (*toujours au téléphone, lui faisant signe de se taire*) – C'est Hubert qui vient me montrer une nouvelle recette. (*Faussement étonnée.*) Ah non non non, pas au beurre blanc. Tu as mal entendu (*Articulant lentement.*). C'est une terrine de lièvre au vin blanc ! (*Maniérée.*) Original, non ? (*Regardant les grumeaux dans la casserole.*) Encore quelques petits réglages dans le dosage des

ingrédients et voilà une nouvelle recette sur la prochaine carte. (*Hubert hoche la tête de dépit et lui fait signe d'abrégier la conversation.*) Je vais te laisser, Hubert insiste pour que je goûte sa terrine au vin blanc. (*Abrégeant la conversation.*) Je suis très contente d'avoir eu de tes nouvelles, rappelle-moi quand tu veux. Allez, pas de chichis entre nous, ma Betty, hein, on reste simple. Allez, bisous, bisous !

Elle raccroche, soupire et regarde écoeurée la casserole d'où Hubert, avec sa spatule n'arrête pas de faire couler bêtement une sorte de magma grumeleux.

HUBERT (*tout penaud*) – C'est raté !

GEORGES (*mouchardant, comme un gamin*) – Il l'a raté, je l'ai vu faire.

MEGGIE (*regardant la casserole avec dégoût*) – C'était vraiment un beurre blanc à l'origine ?

HUBERT (*honteux*) – Oui...

GEORGES (*en rajoutant une louche*) – Oui oui oui ! (*Regardant dans la casserole.*) Mais maintenant, on dirait de la purée mousseline.

MEGGIE (*se dominant, sans s'occuper de Georges*) – Attends, tu es en train de me dire, Hubert, que tu viens de rater un beurre blanc ?

HUBERT (*encore plus honteux*) – Oui... Et c'est le troisième depuis ce matin...

GEORGES (*montrant trois doigts, bien haut*) – Le troisième !

MEGGIE (*explosant*) – Le troisième ! Mais enfin Hubert, ce n'est pas possible ! Ce n'est quand même pas compliqué à faire, un beurre blanc !

GEORGES (*avec évidence*) – J'y disais que c'était pas compliqué.

HUBERT (*vexé, tendant la casserole à Meggie, sans s'occuper de Georges*) – Si c'est pas compliqué, vas-y, ne te gênes pas, prends le manche !

MEGGIE (*dégoûtée*) – C'est toi le grand chef Hubert, moi je ne suis responsable que de l'accueil et de la comptabilité. (*Risquant prudemment.*) Tu ne te serais pas trompé dans la recette quelque fois ?

HUBERT (*Très fort*) – Non je ne me suis pas trompé dans la recette ! (*S'énervant.*) J'ai suivi scrupuleusement le mode opératoire en touillant régulièrement. (*Reprenant un peu de magma avec sa spatule, en pleurnichant.*) Et voilà le résultat...

GEORGES (*secouant la tête*) – Ah, c'est sûr que c'est pas bien beau.

MEGGIE (*catégorique*) – Alors c'est ton touillage qui a manqué de régularité voilà tout !

HUBERT (*s'énervant de nouveau*) – Marguerite, je te dis que j'ai tout fait comme il faut ! Alors fous-moi la paix avec ton touillage s'il te plaît !

MEGGIE (*se rebiffant*) – Hubert, je comprends que tu sois irrité mais je t'interdis de m'appeler Marguerite devant tout le monde, tu entends ?

GEORGES – Vous vous appelez Marguerite ? (*Il lui tend la main.*) Bonjour Marguerite. Avez-

vous retrouvé l'étoile que j'ai perdue ?

HUBERT – D'abord, ce n'est pas devant tout le monde parce que nous sommes seuls.

MEGGIE – Et ton père là ? Rassure-moi, il est vivant le père Renard ou il est empaillé ?

HUBERT – Ah, c'est malin. Tu sais bien qu'il n'a plus toute sa tête. Enfin, que tu le veuilles ou non, Marguerite, c'est quand même ton vrai prénom.

MEGGIE (*autoritaire*) – Tu dois m'appeler Meggie, c'était convenu entre nous. C'est plus... plus... comment dire...

HUBERT – Plus snob !

GEORGES (*insistant*) – Bonjour Marguerite. Faudrait me chercher mon étoile que j'ai...

MEGGIE (*coupant Georges et reprenant Hubert*) – Plus moderne ! Si tu savais ce que mon vrai prénom évoque à ton imbécile d'Angèle ! Je peux t'assurer que sa culture cinématographique ne vole pas très haut. En l'occurrence, elle est au ras des pâquerettes ! (*Elle réalise son lapsus.*)

HUBERT – Au ras des pâquerettes, pour une Marguerite, je trouve ça plutôt marrant.

GEORGES (*coquin*) – Quand j'étais jeune, j'effeuillais des marguerites avec des filles. (*Il mime.*) Je t'aime... un peu... beaucoup...

MEGGIE (*l'interrompant net*) – Ah non, ça suffit ! Deux fois en un quart d'heure, je sature, ça frise l'overdose ! (*Vexée, à Hubert qui sourit.*) – Eh bien vas-y, rigole, donne-lui raison à ta bonniche.

HUBERT (*élevant le ton*) – Angèle n'est pas ma bonniche ! C'est elle qui nous a élevés, ma soeur et moi, quand papa s'est retrouvé seul. Elle était partout quand on avait besoin d'aide. C'est presque ma mère...

MEGGIE (*ironique*) – L'heure tourne et les premiers clients vont arriver. Tu as prévu leur servir quoi avec le sandre ? Une vinaigrette au citron ? Du Ketchup ou de la moutarde Amora ?

GEORGES (*espiègle*) – Maille ! (*Ils le regardent, étonnés.*) Il n'y a que Maille qui m'aïlle

HUBERT (*désolé, s'apprêtant à partir*) – Bon, j'y retourne.

MEGGIE – Pour le rater une quatrième fois ? Ce n'est pas le travail d'un grand chef que de touiller les sauces que diable !

HUBERT (*se mettant en colère*) – Mais bien sûr que ce n'est pas mon travail, il y a quinze ans que je n'en n'ai pas fait de beurre blanc ! Alors comment veux-tu que je retrouve le coup de patte en cinq minutes, hein ?

GEORGES – Du foot ! Faut faire du foot mon gars pour avoir un bon coup de patte. T'as qu'à voir Zidane tiens ! En voilà un qui sait servir sur un plateau... et puis qui se sert de sa tête aussi !

MEGGIE (*très digne*) – Je t'en prie Hubert, reste calme. (*Moralisatrice.*) Toute difficulté est faite pour être surmontée. Ce grand fainéant de Jacques ne peut pas le terminer ce satané beurre blanc ?

HUBERT – Eh bien non, ce grand fainéant de Jacques ne peut pas le terminer ce beurre blanc ! Et tu sais pourquoi ?

MEGGIE (*un peu gênée*) – Euh... non...

GEORGES (*interrogatif, la regardant*) – Vous ne savez pas ?

HUBERT – Tout simplement parce qu'il ne l'a jamais commencé ! Et sais-tu pourquoi il ne l'a jamais commencé mon beurre blanc, ce grand fainéant de Jacques ?

MEGGIE (*même jeu*) – Euh... non

GEORGES (*joueur*) – Vous donnez votre langue au chat alors ?

HUBERT – Tu n'en n'a pas la moindre idée ?

MEGGIE (*voulant détendre l'atmosphère*) – Il est parti pêcher le sandre en attendant !

HUBERT (*irrité*) – Oh que c'est drôle ! Marguerite, arrête de faire de l'esprit, s'il te plaît, ça ne te va pas du tout.

MEGGIE (*voulant rectifier*) – Meggie... appelle-moi Meggie...

GEORGES (*essayant de comprendre*) – Ah ben, votre prénom, c'est pas Marguerite alors ?

HUBERT (*enfonçant le clou*) – Marguerite ! Je t'appellerai Marguerite quand je voudrai... où je voudrai... et quand ça me fera plaisir !

GEORGES (*content*) – Ah ben si, c'est Marguerite ! Je ne comprenais plus rien moi.

MEGGIE (*se calmant.*) - Bon alors Jacques, s'il n'est pas à la pêche, qu'est ce qu'il fait en ce moment ? Il est à la messe ? Il prie ?

GEORGES – Il prie pour lui tiens... le pauvre pêcheur !

HUBERT (*à la limite de la colère*) – A l'heure qu'il est, mon premier cuisinier est quelque part chez lui, en pleine déprime. Et tout cela parce que depuis trois semaines, (*Il insiste fortement.*) madame Marguerite ne lui lâche pas les baskets et ne cesse de l'agonir de reproches incessants.

MEGGIE (*surprise*) – Comment tu sais ça toi ?

GEORGES (*levant les bras d'étonnement*) – Je ne sais pas comment, mais en tout cas, il le sait !

HUBERT (*l'accusant de la main*) – Alors c'est donc vrai, tu avoues ! (*Il tourne, énervé, avec sa casserole à la main*) Mais tu ne peux pas foutre la paix aux gens et les laisser travailler sereinement ?

MEGGIE – Oh làlà ! Si on ne peut plus rien dire au personnel. Quel cinéma pour deux ou trois petites remontrances. (*Le regardant tourner.*) Et puis arrête de tourner, c'est pas comme ça que tu vas ramener ta sauce.

HUBERT – Et que veux-tu qu'il fasse le « grand fainéant de Jacques » quand il sent qu'il va, soit péter un câble, soit péter la tronche à sa patronne ? Eh bien, il préfère se faire porter malade et rester chez lui en laissant son patron seul dans son restaurant (*Il élève le ton en touillant nerveusement à nouveau sa sauce.*) se démerder avec un putain de beurre qui refuse obstinément de devenir blanc ! Voilà, voilà où nous en sommes avec ton sale caractère de cheftaine

MEGGIE (*outrée*) – J'ai peut être un caractère de cheftaine comme tu dis, mais en tout cas, les employés me respectent et obéissent quand je les commande, moi !

HUBERT (*rectifiant*) – Ils ne te respectent pas Marguerite, ils ont la trouille de toi ! Comme si on avait besoin de ça en ce moment. Le restaurant est en chute libre, on est sur le point de perdre la dernière étoile, les employés se barrent les uns après les autres, on est dans le rouge à la banque, papa a complètement disjoncté et de surcroît, nous sommes le seize novembre...

MEGGIE (*étonnée*) – Et alors ? Ce n'est pas une date spécifique pour épancher ta mauvaise humeur sur moi. (*Réfléchissant.*) Et d'ailleurs, qu'est ce que le seize novembre vient fiche là-dedans ? Ce n'est pas la date anniversaire de l'armistice, ni celle du débarquement que je sache !

HUBERT – Du vrai débarquement, non ! D'un autre débarquement, oui ! Et si tu voulais bien utiliser quotidiennement ton prénom d'origine, tu saurais qu'aujourd'hui c'est ta fête.

GEORGES (*ravi*) – Oh ben chouette ! On va pouvoir boire un p'tit coup.

MEGGIE – Pour être ma fête, c'est ma fête ! Je te remercie, je m'en suis rendu compte.

HUBERT (*insistant*) – Ta fête, la sainte Marguerite ! (*Faussement interrogatif.*) Et que se passe -t-il tous les ans, le jour de la sainte Marguerite, Marguerite ?

MEGGIE – Oh seigneur ! J'avais complètement oublié. (*Affolée.*) Ta soeur qui revient prendre ses quartiers d'hiver. Quelle horreur... déjà de retour... Mais elle est seulement partie depuis... depuis...

HUBERT – Cherche pas ! Neuf mois exactement ! Madame nous quitte le seize Février pour ne revenir que le seize novembre. Elle fait sa grossesse extra citadine comme elle dit, mais heureuse quand même de retrouver la chaleur du nid familial quand arrivent les mois d'hiver. Et nous sommes dans le sud de la France, les hivers ne sont pas longs ! T'imagines si nous habitons Lille ?

GEORGES – Comme Maurice ?

HUBERT (*intrigué*) – De qui parles-tu papa ? Je ne connais personne de ce prénom-là.

GEORGES (*très sérieux*) – Moi non plus, mais j'ai toujours entendu dire qu'il habitait à Lille, Maurice ! (*Hubert et Meggie haussent les épaules de découragement.*)

MEGGIE (*entre colère et affolement*) – Ce n'est pas possible Hubert, on ne va pas supporter ta soeur dans nos pattes encore pendant trois mois... cette gonzesse... fagotée comme deux ronds de frite... à ne rien faire à longueur de journée...

HUBERT (*défendant sa soeur*) – A ne rien faire, à ne rien faire... faut pas exagérer non plus. Elle écrit des livres quand même et elle en a déjà publié quatre qui ont très bien marché paraît-il.

MEGGIE (*moqueuse*) – Elle écrit ? En marchant ? Eh bien, si les livres marchent aussi bien que leur auteur, ils auront vite fait le tour de France. (*Ironique.*) Ce que tu peux être crédule, mon pauvre Hubert ! Si ta soeur était riche, ça se saurait et elle ne mènerait pas cette existence de misère. Quelle déchéance ! Quelle réputation pour le restaurant quand elle se mêle sans vergogne aux clients ! Quelle honte ! (*Elle fait semblant de sangloter avec beaucoup de manières.*)

HUBERT (*apitoyé*) – Meggie, allons...

GEORGES (*se grattant le crâne*) – Meggie ? Ca a encore changé ?

MEGGIE (*faisant du chantage*) – Je n'en peux plus Hubert ! Trop, c'est trop ! Je l'entends arriver et je la vois déjà qui s'avance vers moi, ses bras sales grands ouverts, me tendant ses joues crasseuses en me disant ironiquement: « Bonjour Marguerite, tu n'as pas changé, toujours aussi jeune et belle ! ».

GEORGES (*de plus en plus perdu*) – Allons bon, c'est Marguerite maintenant ? Vous ne m'aidez pas beaucoup, moi qui ai déjà du mal à mémoriser...

HUBERT (*fataliste*) – Mais qu'est ce que tu veux que j'y fasse ?

MEGGIE (*essayant de l'exciter*) – Mais fous la dehors bon sang ! Ca fait quinze ans que chaque hiver il faut nourrir et loger gratuitement cette parasite alors que nous travaillons d'arrache pied pour sauver la dernière étoile du restaurant de ton père, ton pauvre père qui est devenu amnésique parce qu'il n'a pas supporté la vie marginale de sa fille !

HUBERT (*rectifiant*) – Je te ferai remarquer que papa a surtout disjoncté depuis la perte de sa deuxième étoile, l'an dernier, juste avant le départ de la frangine.

GEORGES (*réagissant au mot*) – Oh oui oui, mon étoile, faudrait la retrouver ! Vous avez bien balayé partout ? Dans les coins aussi ? Des fois, elles se cachent dans les coins, les étoiles, avec les araignées... Vous avez bien entendu parler d'étoile d'araignée ? Ou dans la neige aussi. (*Il chantonne*) « Etoile des neiges » Non, parce qu'il ne faudrait pas que quelqu'un marche dessus, il pourrait se blesser sur une des pointes et puis il pourrait aussi me la casser mon étoile...

MEGGIE (*le regardant avec commisération*) – Eh bien dis donc, il n'a pas fait que disjoncter le papy Renard. J'ai l'impression que tout le câblage a fondu en même temps que les fusibles !

HUBERT (*regardant son père*) – Remarque, son état ne va pas en empirant et le médecin dit qu'un choc pourrait tout débloquent.

MEGGIE – En attendant c'est lui qui débloquent et c'est nous qui subissons le choc.

HUBERT – Enfin, Dieu merci, à part quelques escapades dont il revient à chaque fois, ramené par de bonnes âmes, il n'est pas méchant.

MEGGIE – Manquerait plus qu'il morde le papy Renard ! Avec un nom pareil, il nous répand la rage en moins de deux dans toute la région.

GEORGES (*grognon*) – Ah ça, c'est sûr que j'enrage d'avoir perdu mon étoile... (*Inquiet.*) Faudrait peut être songer à me faire vacciner ! C'est grave ça, la rage !

MEGGIE (*mauvaise*) – Ca peut attendre, vous ne bavez pas encore.

GEORGES (*inquiet*) – Si si, des fois, je bave en mangeant. (*Montrant le coin de ses lèvres.*) Ca coule un peu par là.

MEGGIE (*revenant à la charge*) – Quant à ta soeur, si tu ne la fiche pas dehors dès qu'elle se pointe je te préviens, Hubert, que je fais mes valises et que je pars avec ma fille chez mes parents, dès ce soir, même s'il est tard !

GEORGES – C'est du chantage, elle fait jouer la corde sensible si elle sort, Meggie tard ! (*Il rit.*)

HUBERT (*essayant d'expliquer calmement*) – Je te rappelle que papa a donné son restaurant en indivision à ses deux enfants et que, de ce fait, ma soeur en possède la moitié, au même titre que moi. (*Elevant la voix.*) Je ne vais quand même pas la jeter dehors alors qu'elle est ici chez elle ?

MEGGIE (*mi colère et pleurs*) – Comment as-tu pu conclure un marché pareil avec cette paumée ?

HUBERT (*outré*) – Ah non, tu ne vas pas me reprocher cet arrangement avec elle ! Tu étais trop contente, il y a quinze ans, quand elle a pétié les plombs dans sa cuisine la frangine, et qu'elle a décidé de tout plaquer et de s'en aller (*Elle veut protester.*) Ne dis pas le contraire, tu te voyais déjà propriétaire du restaurant, toi à l'accueil et moi aux fourneaux.

Georges les regarde l'un après l'autre et essaie de comprendre leur conversation.

MEGGIE (*indignée*) – Tes propos sont vraiment petits petits, Hubert. Tu me déçois beaucoup.

HUBERT – Pire, je revois encore ton visage radieux quand elle nous a dit : « J'peux plus supporter tous ces cons de bourges qui bouffent dans le resto, j'me tire Hubert ! Je te laisse t'en occuper et je renonce à mon salaire. Tu garderas tous les bénéfices pour toi mais je te demande seulement, en échange, de m'abriter et de me nourrir pendant les trois mois d'hiver » C'est tout juste si tu ne lui a pas sauté au cou en applaudissant des deux mains.

MEGGIE (*trouvant la parade*) – Heureusement en tout cas que tu l'as remplacé au pied levé, sinon le restaurant (*Elle fait un geste de balayage de la main.*) pffitt !

HUBERT – Le problème, c'est que le grand chef, c'était elle. Moi je n'étais qu'un exécutant et comme elle nous a quittés à dix heures du matin, le feuilleté de magret en rognonnade et navets confits qui était prévu au menu du midi, s'est vite transformé en cassoulet toulousain de chez Cassegrain. (*Encore traumatisé par l'incident.*) Je revois encore la tronche des clients tripatouillant les saucisses dans leurs assiettes à la recherche des rognons.

MEGGIE (*fière*) – Ca a été un dur moment à passer Hubert, mais maintenant c'est toi le chef

HUBERT (*se remettant à touiller machinalement*) – Oui, mais un chef qui ne sait même plus faire un beurre blanc et qui laisse filer ses étoiles.

GEORGES (*réagissant en regardant le ciel*) – Où est-ce que tu as vu mon étoile filante ?

Angèle sort des cuisines et s'avance vers Georges.

ANGELE – Ah, monsieur Georges ! Je vous cherche partout, c'est l'heure de vos gouttes.

GEORGES (*ravi*) – Vous voulez m'offrir une petite goutte ? C'est bien aimable à vous madame. Juste un doigt de cognac alors !

ANGELE (*le prenant par la main, comme un gamin*) – Venez avec moi, le bar c'est par là.

GEORGES (*se laissant emmener*) – C'est du cognac Hardy ou du Napoléon ?

ANGELE – C'est de ma cuvée ! De la vieille fine ! (*Se retournant vers les autres en sortant.*) De la vieille... fine, c'est marrant, non ! (*Ils sortent côté salon.*)

MEGGIE – Elle m'énervé, elle m'agace avec ses allusions à deux balles celle-là !

HUBERT (*regardant sa casserole et revenant à la réalité*) – Oh putain, mon beurre blanc !

MEGGIE – Demande à François de te le faire

HUBERT – Le jeune intérimaire ? Après tout, pourquoi pas, ça ne pourra pas être pire. (*Il s'apprête à repartir en cuisine.*)

Marie-Sophie arrive du salon. C'est une jeune fille très bcbg, habillée très strict, comme sa mère.

MARIE-SOPHIE – Bonjour papa, bonjour maman ! (*Inquiète.*) J'ai entendu parler fort tout à l'heure, vous vous rouspétiez ?

MEGGIE (*regardant Hubert*) – Nous rouspéter ? Mais non voyons ! Si tu savais ma chérie comme ton père et moi nous nous entendons bien. Pas l'ombre d'une dispute, une complicité à toute épreuve et un amour sans faille. Ah je te souhaite, ma petite Marie-Sophie, de connaître un bonheur identique au nôtre. (*Hubert fait une moue de désapprobation.*) N'est ce pas Hubert chéri ?

HUBERT (*se ressaisissant, mais sans grande conviction*) – Ah ça, pour être plus heureux que nous... (*Il laisse sa phrase en suspens et rajoute.*) Faut déjà se lever de bonne heure !

MEGGIE (*toute contente*) – Sais-tu qui j'ai rencontré ce matin ?

MARIE-SOPHIE – Non maman.

MEGGIE (*radieuse*) – Louis-Etienne.

MARIE-SOPHIE (*étonnée*) – Louis-Etienne ?

MEGGIE – Louis-Etienne de Boisradin, le fils du notaire ! Quel joli et charmant garçon ! Il m'a parlé de toi, de tes études, de tes loisirs... (*En confidence.*) Je crois qu'il souhaiterait faire plus ample connaissance avec toi.

MARIE-SOPHIE (*très prude, choquée*) – Mais maman, je ne suis pas encore prête pour ce genre de rencontre et je suis encore bien jeune. Et puis, il y a mes études... Je ne voudrais pas sacrifier mes études pour des sentiments qui me sont encore tellement inconnus et dont la simple évocation me fait rougir et me rend confuse.

MEGGIE (*fière de sa fille*) – Ah ma petite fille, comme tu me ressembles et comme tu es telle que nous t'avons élevée. Droite, honnête ! Quelle récompense pour nous... N'est-ce pas Hubert chéri ?

HUBERT (*même jeu*) – Oh oui, quelle récompense Meggie chérie ! (*A sa fille.*) En même temps, tu arrives à un âge où il serait tout à fait normal de t'intéresser à un garçon et Louis-Etienne est vraiment quelqu'un digne d'intérêt, tu sais.

MEGGIE (*admirative et maniérée*) – Ce jeune Boisradin me paraît pétri de qualités et, de surcroît, pendant ses temps libres, il donne et gratuitement des exercices de mémorisation aux personnes âgés dont ton grand-père qui en a bien besoin. Comment ça s'appelle si ce n'est pas de la charité ça !

MARIE-SOPHIE (*de plus en plus choquée*) – Papa maman, s'il vous plaît, je n'aime pas aborder ce sujet. Je ne connais pas bien Louis-Etienne, les garçons me font si peur et je suis tellement timide...

HUBERT (*voulant se lancer dans un cours*) – Il ne faut pas voyons ! Tous les garçons ne sont pas

des voyous, et puis, c'est la vie... rencontrer l'âme soeur... fonder un foyer... avoir des enfants... une jolie maison... une belle situation... (*Fier.*) comme tes parents ! Ca ne te fait pas envie, hein ?

MARIE-SOPHIE (*paniquée*) – Arrête Papa ! Cela m'effraie, je ne connais rien aux choses de la vie et je trouve cela tellement dégoûtant tous ces jeunes gens qui font... qui ont... enfin, qui se...

HUBERT (*étonné*) – Qui se... quoi ? Mais enfin, ma petite fille, il est tout à fait normal que deux jeunes gens qui éprouvent l'un pour l'autre des sentiments réciproques, puissent échanger des gestes doux et même se toucher, se caresser, ce n'est pas un péché et...

MEGGIE (*coincée*) – Je t'en prie Hubert, un peu de décence dans tes propos. Tu as vraiment le chic pour bloquer le psychisme des gens, toi ! (*Marie-Sophie baisse la tête de honte.*)

HUBERT (*confus, voulant se rattraper*) – Je voulais juste te dire que ta mère et moi par exemple...

MEGGIE (*le coupant net*) – Hubert, ce n'est pas un bon exemple !

HUBERT (*déçu et résigné*) – Ah bon, ce n'est pas un bon exemple.

MEGGIE – Non, et ne la bouscule pas. Chaque chose en son temps. Regarde la, elle est fragile, délicate et la rudesse de ton langage ne peut que la blesser.

HUBERT (*stupéfait*) – Mon langage ? Mais qu'est ce que j'ai dit ? (*A sa femme.*) Rassure-moi, elle sait quand même que les bébés ne naissent pas dans des fleurs ? (*Inquiet, à sa fille.*) Tu sais ça, ta mère t'a expliqué ? Ce n'est pas non plus les cigognes qui les apportent les bébés, on est bien d'accord ? (*Tête baissée, elle acquiesce*) Ouf, tu me rassures !

A SUIVRE..... ET MAINTENANT QUELQUES PAGES DE L'ACTE 2

30 minutes environ

ACTE 2

Au lever de rideau, les personnages sont dans la même position qu'à la fin du premier acte. Denise continue d'avancer vers Meggie, bras grands ouverts, souriant.

MEGGIE (*bras tendus, pour se protéger*) – Ne me touche surtout pas !

DENISE (*souriant*) – Pourquoi ? Tu as peur de me salir avec ton maquillage ? (*S'avançant, tenant à la main un bouquet de marguerites fanées, enveloppées dans un papier journal*) Bonne fête Marguerite !

MEGGIE – Seigneur, il sera dit que je boirai la coupe jusqu'à la lie.

DENISE (*attendant, bras ouverts, genoux légèrement fléchis*) – Eh bien, on ne dit pas bonjour à sa belle soeur ? (*Elle avance à regret, un peu poussée par Hubert et se laisse embrasser bruyamment par Denise qui la cramponne à pleins bras et la secoue.*) Vrai Marguerite, tu n'as pas changé !

MEGGIE (*pincée*) – Toi aussi, hélas !

DENISE (*lui donnant les fleurs*) – Faudrait que tu les mettes vite dans un vase parce que je les traîne depuis hier soir. Figure-toi que je les ai trouvées dans une poubelle à l'entrée de la ville. Un sacré coup de pot ! Y avait plus de papier, alors j'ai mis des pages de journal autour.

MEGGIE (*mollement, en s'essuyant les joues et en tenant le bouquet du bout des doigts, à distance*) – Seigneur ! C'est un numéro de « L'Huma » ! Quelle horreur !

DENISE (*embrassant son frère*) – Bonjour Hubert, je suis contente de te revoir.

HUBERT (*sans conviction*) – Moi aussi.

DENISE (*embrassant Georges*) – Et toi papa, comment ça va ? (*Georges, ahuri, va vers Angèle.*)

GEORGES (*en confidence à Angèle*) – Qui est cette dame ? Pourquoi elle m'appelle papa ? Aurais-je une fille éboueur ?

ANGELE – C'est Denise ! Vous ne la reconnaissez pas ?

GEORGES – Denise ? (*A Denise.*) Votre visage ne m'est pas inconnu mais ce n'est pas une raison pour m'embrasser et m'appeler papa. Si tous les gens que je crois reconnaître depuis dix ans m'appelaient tous papa, qu'est ce que je toucherais comme allocations familiales !

DENISE (*insistant*) – Enfin voyons... je suis Denise.

GEORGES (*se frappant sur le front*) – Ca y est ! Je vous remets. Je vous ai vu à la télévision, autrefois... Vous êtes Denise Fabre ! (*La dévisageant.*) Qu'est ce qui vous est arrivé ? Vous avez eu des problèmes ? (*Attristé.*) Il vous ont virée, vous ne présentez plus les programmes...

ANGELE (*le prenant par la main*) – Venez avec moi monsieur Georges, on va aller reprendre quelques gouttes.

GEORGES (*enchanté*) – Oui je veux bien une autre petite goutte. (*Se ravisant.*) Vous avez changé de marque j'espère ! (*En confidence à Denise.*) Ne lui dites pas, mais son cognac est carrément imbuvable. (*Il sort docilement, conduit par Angèle, devant le regard médusé de Denise.*)

MEGGIE (*mauvaise*) – Tu vois, à cause de toi, dans quel état est ton père ? Allez, parle-lui Hubert !

HUBERT (*voulant calmer Meggie*) – Marguerite, s'il te plaît...

MEGGIE (*énervée*) – Meggie ! Je t'ai déjà dit de m'appeler Meggie, ce n'est quand même pas compliqué bon sang !

DENISE (*moqueuse*) – Pour ma part, je ne pourrai jamais m'y faire. Pour moi, tu seras toujours Marguerite, cette délicate fleur des champs qu'on effeuille en se disant des...

MEGGIE – Stop ! La bande est déjà suffisamment imprimée comme ça pour aujourd'hui. On est carrément en surimpression maintenant !

DENISE – Et puis, Meggie, c'est dangereux à porter comme diminutif. T'imagines si ton nom de famille c'était Relande ?

MEGGIE (*étonnée*) – Relande ?

DENISE (*rapidement*) – Mes guirlandes ! C'est un truc à te retrouver accrochée à un sapin. (*Elle pouffe de rire.*)

DENISE – Hé... ou madame Bolle ? Meggie Bolle ! Voilà un nom qui te ferait une belle jambe tiens ! T'aurais intérêt à t'épiler les gambettes, ma grande.

HUBERT (*pris au jeu, riant*) – Mes guibolles ! (*Hubert rit et Meggie le regarde s'amuser, pincée.*)

DENISE – Allez un p'tit dernier... pour la route. Madame Dondevéleau ?

HUBERT (*pris au jeu, cherchant*) – Madame Dondevéleau... madame Dondevéleau ?

DENISE (*trionphante*) – Meggie Dondevéleau ! (*Elle se tape sur les cuisses de plaisir.*)

HUBERT (*riant*) – Mes guidons de vélo... Pour la route, c'est excellent !

MEGGIE – Quand vous aurez fini de vous foutre de ma gueule tous les deux, vous me le direz !

DENISE – Te fâche pas, faut bien rigoler un peu dans la vie. J'te sens tendue et crispée Marguerite. Relâche-toi, sois zen.

MEGGIE – C'est facile de se relâcher quand on ne fout rien de ses journées.

HUBERT – Margueri... (*Se reprenant.*) Meggie, calme-toi.

DENISE (*innocemment*) – Tu ne parais pas contente de me revoir ?

HUBERT – Si si elle est contente, seulement elle n'extériorise pas ses sentiments.

DENISE – Un vieux reste d'éducation bourgeoise sans doute ?

MEGGIE (*commençant à se mettre en colère*) – Tu peux te moquer. En attendant, l'éducation que j'ai reçue et que j'ai pu redonner m'a permis d'avoir une vie normale, moi !

HUBERT (*voulant la calmer*) - Meggie...

DENISE (*faussement étonnée*) – Ah bon, j'aurais raté quelque chose ?

MEGGIE (*méchante, à Hubert*) – Ecoute la, l'autre cloche qui demande ce qu'elle a raté ! Mais tu as tout raté oui ! Tu n'as rien, tu n'es qu'une tare et un parasite de la société.

HUBERT – Meggie...

MEGGIE – Toi, tais-toi puisque tu ne veux pas parler à ta soeur ! (*Hubert accuse le coup.*)

DENISE – Tous mes biens sont dans la poussette (ou le caddie) et ça me suffit amplement. Qu'est ce que tu as de plus que moi ?

MEGGIE – Un mari que j'aime... et qui m'aime. N'est ce pas Hubert chéri ?

DENISE – Oh oui, ça se voit. Mais y a pas besoin de mettre des « chéris » à toutes les phrases

pour autant. Et puis, moi aussi on m'aime.

MEGGIE (*la dévisageant avec dégoût*) – Eh ben, il n'est pas dégoûté, le mec !.

DENISE – C'est un brave garçon que j'ai rencontré sous un pont.

MEGGIE (*ironique*) – Je vois... On s'aime à tous vents alors, c'est le cas de le dire.

DENISE – Oui, mais comme ça, notre amour ne sent pas la naphthaline ! Et qu'est ce que tu as d'autre que je n'ai pas ?

MEGGIE – Ce n'est pas ce qui manque ! Ne seraient-ce que des voitures...

DENISE (*faussement sérieuse*) – Ah les voitures ! C'est important ça, les voitures. (*Montrant la poussette.*) Mais moi aussi, j'ai la mienne.

MEGGIE (*avec fierté*) Dont un Range-Rover.

DENISE (*du tac au tac*) – Ah ben moi, c'est un Range-Tout court ! Direction assistée, quatre roues motrices, jantes alu, traction avant ou arrière... réversible selon la position du conducteur, toit ouvrant, système de freinage ABS c'est à dire Aucun Blocage de Sécurité, économique et non polluante. Il ne manque que l'auto radio, les phares anti-brouillard et les vitres teintées.

MEGGIE (*voulant enfoncer le clou*) – Et des enfants hein ? Tu en as des enfants ?

HUBERT (*se révoltant*) – Meggie, tu dépasses un peu les bornes.

MEGGIE – Hubert, tais-toi !

DENISE (*à Hubert*) – C'est le trop plein d'amour qui déborde.

MEGGIE – Nous avons une fille adorable qui a reçu une très bonne éducation et qui nous donne toutes les satisfactions que peuvent attendre des parents en retour.

DENISE – En retour de quoi ?

MEGGIE (*grandiloquente*) – En retour des sacrifices endurés et de toute l'affection dépensée sans compter.

DENISE – Il y a bien que l'affection que tu as dépensée pour elle sans compter. Tu es toujours aussi radine sur son argent de poche ?

MEGGIE – Sache que ma fille n'est pas exigeante, et qu'elle se contente de peu.

DENISE – Comme moi, en fait.

MEGGIE – C'est un être sain dont le seul véritable objectif repose sur sa réussite scolaire. Elle ne vit que pour cela.

DENISE (*insidieusement*) – Moi je trouve qu'on ne peut pas exiger de ses enfants plus qu'on a été capable d'obtenir soi-même.

MEGGIE (*à Hubert*) – Qu'est ce qu'elle me raconte là, Esméralda ?

HUBERT (*doucement*) – Elle te rappelle gentiment que tu n'as jamais pu décrocher ton bac.

DENISE – Et que si tu n'avais pas rencontré Hubert, tu serais encore caissière chez Monoprix. (*Elle insiste sur le prix de Monoprix.*) Si encore ça t'avait aidé à bien tenir une caisse...

MEGGIE (*outrée*) – Hubert, dis quelque chose enfin ! Tu me laisses insulter ?

DENISE – Qu'est ce que tu veux qu'il te dise, ça fait un quart d'heure que tu lui dis de se taire.

HUBERT (*péteux*) – Meggie, calme-toi. A quoi ça te sert de te mettre dans des états pareils ?

DENISE (*à Hubert*) – Heureusement qu'elle est d'une nature renfermée dis donc ! Qu'est ce que ce serait si elle était expansive...

MEGGIE – Je m'en vais, débrouille-toi avec elle ! Mais rappelle-toi bien ce que je t'ai dit ce matin, sinon ce soir, pfffffftt ! (*Elle s'apprête à sortir quand François sort des cuisines.*)

FRANCOIS (*bredouillant*) – Madame Renard, est ce que je pourrais vous parler cinq minutes ?

MEGGIE (*agressive*) – C'est urgent ?

FRANCOIS (*hésitant*) – Euh oui... enfin non...

MEGGIE (*perdant patience*) – C'est urgent ou c'est pas urgent, faudrait savoir ! Je dois monter dans ma chambre avant d'aller dans la salle de restaurant.

FRANCOIS – Ah, il y a encore une couche à passer ? Oh putain, qu'est ce que je raconte, moi !

MEGGIE (*étonnée*) – Une couche ? Une couche de quoi ?

FRANCOIS (*faussement étonné*) – Hein ?

MEGGIE – Tu viens de me dire qu'il y avait encore une couche à passer. Je te demande: «Une couche de quoi ? »

FRANCOIS (*embarrassé*) – Non non, je disais que je venais de voir... une mouche passer.

MEGGIE (*mains sur les hanches*) – C'est ça ton urgence ?

FRANCOIS (*ne sachant pas comment s'en sortir*) – Euh non... mais juste comme je vous parlais, qu'est ce que je vois, là ? Hop, une petite mouche toute noire avec ses petites pattes écartées et ses petites ailes toutes frémissantes qui passe juste devant devant nous, comme ça, toute fière, sans nous regarder, sans s'arrêter. (*Il mime le vol de la mouche devant la figure de Meggie.*) Alors, instinctivement, j'ai dit: «Tiens, y a encore une mouche qui vient de passer ! »

MEGGIE (*bras croisés*) – C'est palpitant ! Quel sens de l'observation quand même !

FRANCOIS (*enhardi par Meggie*) – Oui hein ! Déjà tout petit, ma mère me le disait...

MEGGIE (*éclatant*) – Et maintenant que tu es grand, tu n'as pas autre chose à foutre que de regarder les mouches voler ?

FRANCOIS (*paralysé de peur*) – Normalement si, mais y a Maïsofeu (*Il prononce le prénom de Marie-Sophie de façon inaudible.*) qui m'a demandé de vous parler...

MEGGIE (*répétant son baragouinage*) – Qui c'est ça ?

FRANCOIS (*baragouinant de la même façon*) – Maïsofeu...

MEGGIE (*regardant les autres qui ont suivi la scène en silence*) – Qu'est ce qu'il dit ?

TOUS (*baragouinant ensemble*) – Maïsofeu...

MEGGIE – Je vous remercie, j'avais compris ! Mais ça veut dire quoi, exactement ?

FRANCOIS (*balançant ses bras devant lui ou tirebouchonnant le bas de son tablier, il prononce toujours aussi mal*) – C'est Maïsofeu qui voulait que je vous... que vous me... enfin qu'on se...(Se reprenant.) Mais ça va attendre, je vous en reparlerai plus tard. (*Il s'apprête à sortir.*)

MEGGIE – C'est ça ! Mais essaie d'être plus explicite et moins timide. Un peu de fougue et de virilité que diable !

FRANCOIS (*se retournant, encouragé*) – Ah ! Vous aimez bien ça la fougue et la virilité ? C'est bien, c'est intéressant à savoir...

MEGGIE (*regard dédaigneux vers Hubert*) – J'ai surtout horreur des chiffes molles!

Ils sortent, chacun de leur côté.

DENISE (*à son frère*) – Ben dis donc vieux, c'est pas ta fête !

HUBERT (*complètement hébété*) – Non, c'est celle de Marguerite...

DENISE – C'est une impression ou elle est pire que l'an dernier ?

HUBERT (*paumé*) – Je ne sais pas... Je ne me rends plus compte...

DENISE – C'est normal, à vivre comme vous faites. Toi, les yeux sur tes fourneaux et elle, les siens sur le tiroir caisse, vous ne voyez plus ce qui se passe autour de vous.

HUBERT (*s'asseyant, brusquement fatigué*) – Oui peut être... sans doute... bof !

DENISE – Et le restaurant, ça va ?

HUBERT (*geste évasif*) – Bof...

DENISE – Y a du boulot quand même ?

HUBERT (*même jeu*) – Bof...

DENISE (*inquiète*) – Tout est prêt pour le repas de ce midi ?

HUBERT – Bof...

DENISE – Eh ben dis donc, ça nous fait toujours bien une belle platée de tranches de bof ! (*Elle*

rit.) Allez, je vais te donner un coup de main.

HUBERT (*sortant de son hébétude*) – Hein ? Oui, si tu veux. Je vais te chercher une veste.

DENISE – Surtout pas, j'aurais l'impression de travailler ! Je reste dans cette tenue.

HUBERT (*inquiet*) – Si Marguerite te voit en cuisine, fringuée comme ça...

DENISE – Eh oh ! Je ne suis pas sale mon Bébert, j'me lave et mes frusques aussi, faut pas croire. Bon le repassage laisse à désirer et j'me trimballe pas dans des fringues de marque, je te l'accorde. (*Lui montrant diverses déchirures sur leurs vêtements.*) Mais si tu regardes bien, tu verras quand même que c'est dégriffé par endroits. (*Elle rit.*)

HUBERT (*hébété, allant vers les cuisines*) – Qu'est ce que je fais maintenant ?

DENISE – Continue ce que tu as commencé. Je vide ma Mercedes et je te rejoins !

Denise, restée seule, commence à vider sa poussette. Elle pose sur la table, diverses choses, dont quatre gros livres et un manuscrit. Georges sort du salon en s'essuyant la bouche d'un revers de main et arrive dans son dos.

GEORGES – Je m'y ferai jamais à son cognac ! Si c'est du Napoléon, il a dû être distillé sur le champ de bataille, le soir de Waterloo, en pleine débandade. (*Voyant Denise.*) Bonjour madame.

DENISE (*gentiment*) – Tu ne me reconnais toujours pas... je suis Denise ?

GEORGES – Ah ben, si c'est Denise, venez là que j'vous bise. (*Il l'embrasse.*) Et comment se déroule votre carnaval ?

DENISE (*riant, amusée*) – Pardon ?

GEORGES – Le carnaval de Denise c'est bien à vous ? Ah je suis content de vous avoir rencontrée... j'espère toutefois qu'il ne va rien m'arriver de grave. Ben oui, parce qu'on dit toujours: voir Denise et mourir, alors...

DENISE (*éclatant de rire*) – C'est bien la première fois qu'on me la fait celle-ci !

**A SUIVRE.....
ET UN PETIT COUP DE L'ACTE 3**

35 minutes environ

ACTE 3

Le lendemain matin. Même décor. A l'ouverture du rideau, Denise est en train de fouiller dans sa poussette. Hubert sort du salon et se dirige vers les cuisines.

HUBERT (*bougonnant*) – Si jamais je trouve l'enfant de salaud qui a fait ça ! (*Il entre dans les cuisines.*)

MEGGIE (*arrive du salon, regarde autour d'elle et se dirige vers le restaurant*) – Où peut-il être ?

FRANCOIS (*sortant des cuisines, à Denise*) – Savez-vous où est Mme Renard ?

DENISE (*montrant le restaurant*) – Elle est passée par ici...

FRANCOIS – Alors elle repassera par là... Je vais l'attendre. (*Il fait des exercices de gymnastique pour se décontracter.*)

DENISE (*brusquement inquiète*) – Qu'est ce que j'ai fait de mon manuscrit ? Je l'ai monté hier soir dans la chambre avec les autres livres et il n'y est plus ? J'ai peut être mal regardé. (*Elle repart.*)

MEGGIE (*revenant du restaurant, inquiète*) – Il n'est pas dans sa chambre, ni dans le restaurant...

FRANCOIS (*sortant un papier de sa poche et lisant, cérémonieux*) – Madame Renard, puis je obtenir de votre bienveillance quelques minutes d'attention compte tenu de la haute importance des propos que je dois vous tenir. (*En aparté, tout étonné de ce qu'il vient de sortir.*) C'est vachement bon, ça !

MEGGIE (*en aparté*) – Allons bon, voilà Baygon vert qui revient, il ne manquait plus que lui ! (*Très autoritaire.*) Qu'est ce que tu veux encore ?

FRANCOIS (*soudain apeuré, voyant qu'il n'a rien écrit d'autre sur son papier*) – Hein ?

MEGGIE – Tu attends quoi, cette fois-ci, un passage de sauterelles ?

FRANCOIS (*prenant son courage à deux mains, mais bloquant en route*) – Madame Renard, j'ai l'honneur de vous dire... de vous dire la... de vous dire la...

MEGGIE (*pressée d'en finir*) – De vous dire la... dirladada (*Lui tournant le dos.*) Adieu monsieur, tout est fini...

FRANCOIS (*se jetant à ses pieds*) – Votre fille a vingt ans, que le temps passe vite, madame hier encore, elle était si petite...

MEGGIE (*s'arrêtant, au souvenir de la vitrine*) – Ah hier... hier...

FRANCOIS (*croyant avoir ému Meggie*) – Et puis, je l'ai vue dans une robe de cuir, comme un fuseau, qu'aurait du chien, sans l'faire exprès, et dedans...

MEGGIE (*l'interrompant*) – Et dedans quoi ?

FRANCOIS (*Lyrique*) – Y avait Marie-Sophie... que j'aime, madame Renard !

MEGGIE (*abasourdie*) – Tu aimes qui ?

FRANCOIS (*la main sur le coeur*) – J'aime votre petit renardeau, madame Renard !

MEGGIE (*dédaigneuse*) – Non mais, tu t'es regardé dans une glace ?

FRANCOIS – Peut être pas aussi souvent que vous... mais ça m'arrive. Pourquoi ?

MEGGIE (*même jeu*) – Cuistot intérimaire dans un grand restaurant et le voilà qui s'amourache de la fille du patron !

FRANCOIS (*doutant*) – Grand restaurant... grand restaurant... N'empêche que pour le beurre blanc, si j'avais pas été là...

MEGGIE – Je pense que du coup, ta mouche a dû se coller au plafond. (*Elle se tape sur la tempe.*) Sache mon garçon que ma fille ne fréquente que des garçons de son rang et non pas des « Bocuse » en herbe. Il y a d'ailleurs un jeune homme très bien qui s'intéresse à elle. Alors tu l'oublies et très vite. (*Lui montrant la porte.*) La cuisine est par là !

FRANCOIS (*dramaturge*) – Mais je l'aime... je souffre... et je brûle !

MEGGIE (*faussement apitoyée*) – Et tu ne voudrais plus souffrir ?

FRANCOIS (*dans un grand soupir*) – Oh ooouuuu !

MEGGIE – Alors cesse de l'aimer ! Et si tu brûles tant que ça, profite-en pour allumer les fourneaux. (*Elle tend le bras vers les cuisines. Il sort, traînant les pieds.*) Quel culot ! (*Voyant Hubert arriver.*) Ah Hubert, je suis terriblement inquiète ! Ton père n'est pas venu au petit déjeuner, il n'est pas dans sa chambre, son lit n'est pas défait et je le cherche partout dans la maison depuis ce matin. (*Grave.*) Hubert, ton père a disparu !

HUBERT – Ah bon, lui aussi !

MEGGIE (*inquiète*) – Pourquoi lui aussi ?

HUBERT (*s'asseyant, accablé sur un fauteuil*) – Toute la recette de la semaine aussi...

MEGGIE (*s'asseyant elle aussi*) – Quoi ?

HUBERT (*accablé*) – Là, dans le salon... le coffret est vide. Meggie, nous avons été cambriolé.

MEGGIE (*du bout des lèvres*) – Toute la recette ?

HUBERT – Toute ! Et c'est bien le moment tiens, avec les créanciers qui ne cessent d'appeler... ton soutien-gorge-vitrine à deux mille euros... On est mal Meggie, on est mal...

MEGGIE (*s'agitant brusquement*) – Il faut faire une enquête... prévenir la police... retrouver le coupable et lui faire restituer l'argent.

HUBERT – Ben tiens donc ! Tu sais ce qu'ils vont te dire les flics, hein ? Tu oublies un peu vite

qu'hier midi, tu sortais de chez eux avec une voleuse à la main.

MEGGIE (*encore meurtrie*) – Oh tais-toi, je n'en ai pas dormi de la nuit.

HUBERT (*geste de la main, autoritaire*) - Nous allons lui serrer la vis et la faire entrer dans le rang, de gré ou de force

MEGGIE – Et lui présenter Louis-Etienne au plus vite.

HUBERT (*inquiété*) – Pourvu qu'il n'apprenne rien de cette incartade.

MEGGIE (*honteuse*) – J'ai dit au commissaire que nous avons des amis dans les R.G et il m'a promis, si j'acceptais de payer toute la casse, de convaincre le commerçant à retirer sa plainte et à ne pas divulguer de nom dans la presse.

HUBERT – Et papa ?

MEGGIE (*la main sur le coeur*) – Aaahhh ! Il n'est pas rentré de la nuit. Angèle est partie à sa recherche... Il a peut être eu un accident ?

HUBERT – Non voyons, nous aurions été prévenus.

MEGGIE – Mais alors Hubert... il découche ! A son âge, quelle horreur ! Qu'avons-nous fait pour mériter un sort pareil? (*Cherchant un coupable.*) C'est de la faute à ta soeur tout ça ! Regarde l'exemple qu'elle donne à notre enfant. Ah, elle est belle la tante ! Une vie marginale faite de quêtes et de rapines. Qui te dit que ce n'est pas elle qui a dérobé la recette, hein ? Cette fauchée !

Denise arrive du salon sur la dernière réplique de Meggie.

DENISE – Toujours le mot pour rire, Marguerite.

MEGGIE (*à Hubert*) – Elle écoute aux portes maintenant.

DENISE – C'est pas nécessaire, tu cries tellement fort. Où sont vos problèmes ce matin, après la rébellion de ma charmante nièce, que je suis loin de désapprouver d'ailleurs ?

MEGGIE – Ca ne m'étonne pas ! Anarchiste !

HUBERT (*grave*) – Papa a disparu...

DENISE (*n'y croyant pas*) – Ah bon ?

MEGGIE (*grave*) – La recette de la semaine aussi...

DENISE – Tu sais l'argent, ça va, ça vient...

MEGGIE (*soupçonneuse*) – Tu n'as pas l'air de bien comprendre. On nous a dérobé la recette.

DENISE (*à Meggie*) – Alors tout naturellement, tu as pensé à moi.

MEGGIE – Dame ! Une vagabonde, sans le sou. La tentation a dû être trop forte ! Où as-tu caché notre argent ? (*Elle se dirige droit vers la poussette et s'apprête à y faire une fouille.*)

DENISE (*très sérieuse*) – Attention, l'alarme est branchée !

MEGGIE (*s'arrêtant instinctivement*) – Ah bon ?

DENISE – Mais non, j'déconne ! Elle était en option sur ce modèle. (*Elle rit.*)

MEGGIE (*fouillant à pleines mains et jetant tout par terre*) – Cet argent n'a pas pu sortir d'ici.

DENISE – C'est également mon avis en ce qui concerne la disparition de mon manuscrit. Et je ne mets pas la maison sans dessus dessous pour autant. (*Elle remet dans la poussette les affaires jetées à terre.*)

MEGGIE (*s'écartant de la poussette*) – Quel manuscrit ?

DENISE – Le manuscrit de mon cinquième roman que mon éditeur attend avec impatience. Et qui représentera une jolie somme d'argent à sa parution, susceptible d'intéresser des gens aux prises avec leurs créanciers... ou ceux qui mettent des prix fous dans des sous-vêtements...

HUBERT (*gêné*) – Enfin Denise, tu ne vas tout de même pas croire que...

DENISE (*montrant Meggie qui a repris sa fouille*) – Et Marguerite à ton avis, qu'est ce qu'elle croit en ce moment ?

Entrée précipitée d'Angèle, côté restaurant.

ANGELE (*toute affolée*) – Voilà monsieur Georges qui arrive ! Et il n'est pas tout seul...

MEGGIE (*tombant dans les bras d'Hubert*) – Sauvé, ton père est sauvé Hubert !

DENISE – Eh bien, en voilà au moins un de retrouvé.

ANGELE (*à Denise*) – Parce qu'il y en a d'autres qui ont disparu ?

HUBERT – Toute la recette de la semaine...

DENISE – Et le manuscrit de mon dernier roman... Disparu, volatilisé...

MEGGIE (*agressive*) – Volé, dérobé ! (*Soupçonneuse.*) Mais vous saviez où était la caisse, vous ?

ANGELE (*à Meggie*) – C'est y que vous me soupçonneriez des fois ?

MEGGIE – Et pourquoi pas ! Le voleur est forcément dans la maison.

ANGELE – Et allons donc ! Et cette pauvre pomme d'Angèle ferait un suspect idéal.

DENISE – Ne t' inquiète pas Angèle, avant votre arrivée, c'est moi qu'elle avait quasiment mise en garde à vue.

ANGELE (*s'apprêtant à sortir*) - J'veais m'en occuper de votre enquête. Je saute m'équiper à l'armurerie et je reviens. Un voleur dans la maison, j'ai jamais vu ça en cinquante ans d'existence ! (*Elle sort côté cuisines.*)

On entend un bruit de voix, de chansons. Georges arrive par le restaurant en titubant. Il est complètement ivre. Il est tout débraillé et sa chemise sort de son pantalon. Tout le monde le regarde,

alors il s'arrête et essaie de se tenir debout.

GEORGES (*chantant d'une voix pâteuse et hachée*) – Père Dupanlou monte en avion, père Dupanlou monte en avion...

Meggie et Hubert sont scotchés sur place. Denise s'avancent vers lui et le soutient sous les bras.

DENISE (*pour le faire taire*) – Non, ça c'est pas possible papa, le père Dupanlou ne peut pas monter en avion parce que Air-France est en grève actuellement.

GEORGES (*étonné, béat*) – Ah bon, Air France est encore en grève ? (*Il réfléchit.*) On va lui chercher un autre moyen de transport. (*Un temps.*) Père Dupanlou monte en ballon, père Dupanlou monte en ballon, avec sa femme et un cochon...

DENISE (*même jeu*) – C'est pas possible non plus, il n'y a plus de gaz pour faire gonfler l'enveloppe du ballon.

GEORGES - Y a plus de gaz ? (*Riant bêtement.*) Il a vraiment pas d'pot le père Dupanlou...

Elle le fait asseoir à la table.

HUBERT (*réagissant, sévère*) – Papa, qu'est ce que ça signifie ? Peux-tu nous expliquer qui t'a mis dans cet état ?

GEORGES (*riant bêtement*) – Vous voulez savoir dans quel état j'erre ? (*Apercevant sa bru, tendant le bras.*) – Oh, Marguerite !

MEGGIE (*même attitude qu'avec Marie-Sophie*) – Oooohhhh !

GEORGES (*se remettant à chanter*) – Si tu veux... faire mon bonheur... Marguerite barre-toi ailleurs...

MEGGIE (*même attitude qu'avec Marie-Sophie*) – Oooohhhh !

Retour d'Angèle. Elle tient à la main une énorme poêle de cuisine qu'elle tient comme une raquette de tennis, à deux mains.

ANGELE – Si jamais le voleur me tombe sous la main, je te lui colle un revers sur la tronche qu'il finira pas la partie au tie-break, croyez-moi. (*Regardant tout le monde et Georges.*) J'vous l'avais dit qu'il n'était pas tout seul.

MEGGIE (*réalisant brusquement*) – Hubert, mais il est ivre !

HUBERT – Je le vois bien qu'il est ivre.

ANGELE – Saoul, bardé...

GEORGES (*à la façon de Nougaro*) – Je suis saoul... saoul... saoul ton balcon... Oh oh ! Oh Margueri... te !

MEGGIE (*excédée*) – Hubert, fais le taire.

HUBERT (*en écho*) – Tais-toi, ivrogne !

ANGELE (*très philosophe*) – Remarquez, vaut mieux être saoul que con... ça dure moins longtemps ! (*Le regardant.*) On a bien raison de dire un verre, ça va...

GEORGES (*lui coupant la parole*) – Un verre ça va... six verres... (*Il compte sur ses doigts.*) ça va... ça va... ça va... ça va... ça va... (*Il rit béatement.*)

MEGGIE (*douloureuse*) – Oooohhhh !

HUBERT (*s'énervant*) – Papa, je te somme de t'expliquer !

MEGGIE – Répondez à votre fils.

GEORGES (*bafouillant*) – Je vais tout récapiluter... récatiluper... récapipituler depuis le début... (*Il s'accroche à Hubert.*) – Avant... avant de commencer... Hubert, dis-moi qu'tu m'aimes.

HUBERT (*le repoussant*) – Il empeste l'alcool.

ANGELE – Faut pas craquer une allumette devant lui, il va se transformer en chalumeau.

GEORGES (*nouvelle tentative*) – Hub... Hubert dis moi qu'tu...

HUBERT (*le forçant à s'asseoir*) – Ca suffit maintenant ! Tu t'assieds et tu t'expliques.

GEORGES (*qui commence à avoir le vin triste*) – Tu m'aimes pas Hubert... sinon tu me parlerais pas comme ça. Tu m'aimes pas et t'as bien raison... j'suis un père indigne...

DENISE (*le réconfortant*) – Faut pas dire ça, il y a toujours quelqu'un qui nous aime.

GEORGES (*regardant Denise*) – Ah bon ? (*Posant sa tête contre elle.*) J'ai honte, madame !

HUBERT – J'attends tes explications.

GEORGES (*sanglots exagérés*) – J'suis un joueur de pokeneeer !

HUBERT et MEGGIE – Quoi !

MEGGIE – Mon beau-père... un joueur !

HUBERT – Et où prends-tu l'argent pour jouer au poker ?

GEORGES (*bredouillant*) – C'est Louis-Etienne qui me l'avance.

MEGGIE (*au comble de l'étonnement*) – Quoi ? Louis-Etienne joue aussi ?

GEORGES (*même jeu*) – C'est même lui qui organise les parties chez lui, quand ses parents sont absents.

MEGGIE – Oooohhhh ! Mais alors... le club du troisième âge ?

GEORGES (*riant bêtement*) – Dans le sous-sol de Louis-Etienne... le club.

HUBERT – Et tes concours de belote ?

GEORGES (*même jeu*) – Je passe... trois cartes... tapis...

MEGGIE – Et vos cours de mémoire ?

GEORGES (*même jeu*) – Quinte floche... Full aux as par les rois... une paire...

HUBERT (*menaçant, montrant sa main ouverte*) – Une paire, c'est ce que tu vas te prendre si tu continues à dire tes conneries !

DENISE – Je comprends que tu aies envie de jouer, ça ne doit pas être drôle tous les jours ici.

GEORGES – Oh nooon !

DENISE – Mais pourquoi te saouler ? L'alcool ne nous aide pas à résoudre nos problèmes.

GEORGES (*levant un doigt explicatif*) – C'est juste, mais cela dit... l'eau et le lait... non plus !

ANGELE (*voulant détendre l'atmosphère*) – C'est pas idiot ce qu'il dit. Moi je trouve qu'il a le vin plutôt rigolo, non ?

GEORGES (*bafouillant, mais grave*) – J'ai voulu boire pour oublier. Même que le patron du bistrot m'a dit : « Ceux qui boivent pour oublier, sont priés de payer d'avance »

MEGGIE – Comme s' il avait besoin de boire pour oublier !

DENISE – Et que voulais-tu oublier ?

GEORGES – Bouhouhouhou ! Que je suis un misérable. (*Sanglotant*) Louis-Etienne me fait jouer au poker souvent et j'ai perdu beaucoup d'argent.

MEGGIE – Oooohhhh !

GEORGES – En fait, je perds tout le temps... je crois qu'il triche...

MEGGIE – Oooohhhh !

GEORGES – Et je lui dois beaucoup d'argent.

MEGGIE – Oooohhhh !

GEORGES – Que je lui rembourse petit à petit en piquant tous les jours dans la caisse.

HUBERT et MEGGIE – Oooohhhh !

GEORGES (*portant le coup de grâce*) – Hier après midi, j'avais un besoin urgent d'argent liquide, alors j'ai fauché toute la caisse d'un coup.

HUBERT et MEGGIE – Oooohhhh !

ANGELE – Ah ben me v'là innocentée du coup ! (*Tapotant le dos de sa poêle sur le plat de sa main.*) Reste plus qu'à trouver le voleur du manuscrit maintenant.

GEORGES - Louis-Etienne m'a menacé si je ne le remboursais pas dans la journée...

HUBERT – Oh l'ordure !

MEGGIE (*à bout de nerfs*) – Trop, c'est trop. Là je sens que je vais péter un câble Hubert.

DENISE – Et il t'a menacé de quoi ?

GEORGES (*sanglots exagérés*) – De vous dire que je lis des revues pornoooooos...

HUBERT et MEGGIE – Oooohhhh !

MEGGIE (*grandiloquente*) – Hubert je souffre... J'ai mal au coeur...

GEORGES (*commençant à être malade*) – Moi aussi... j'ai envie de vomir.

HUBERT (*bras tendu*) – Papa, monte dans ta chambre. Tu n'en sortiras que quand je te le dirai.

ANGELE – C'est plus une maison, c'est un pénitencier !

Georges sort en titubant et hoquetant, côté salon .

DENISE – Bon, papa est retrouvé...

ANGELE (*riant, amusée*) – Plein et sauf !

DENISE (*continuant*) – Et vous savez maintenant où est passée votre recette... Alors, il serait peut-être temps de s'intéresser à mon manuscrit.

Meggie est assise, jambes écartées, abattue, comme un boxeur sonné. Elle ne réagit plus à rien et a des hauts le coeur. Hubert est près d'elle.

MEGGIE (*dans un hoquet*) – Bof !

DENISE (*a Meggie*) – Allez allez, on va fouiller tes tiroirs comme tu as si bien su fouiller ma voiture. De la transparence ! Faut surtout pas qu'il y ait de la suspicion entre nous.

A suivre

Cette pièce est déposée à la SACD

Si vous souhaitez obtenir le texte intégral par mail, vous pouvez me joindre :

jc.martineau@free.fr

Site : <http://jc.martineau.free.fr>

En précisant votre nom, celui de votre troupe ainsi que sa localisation